



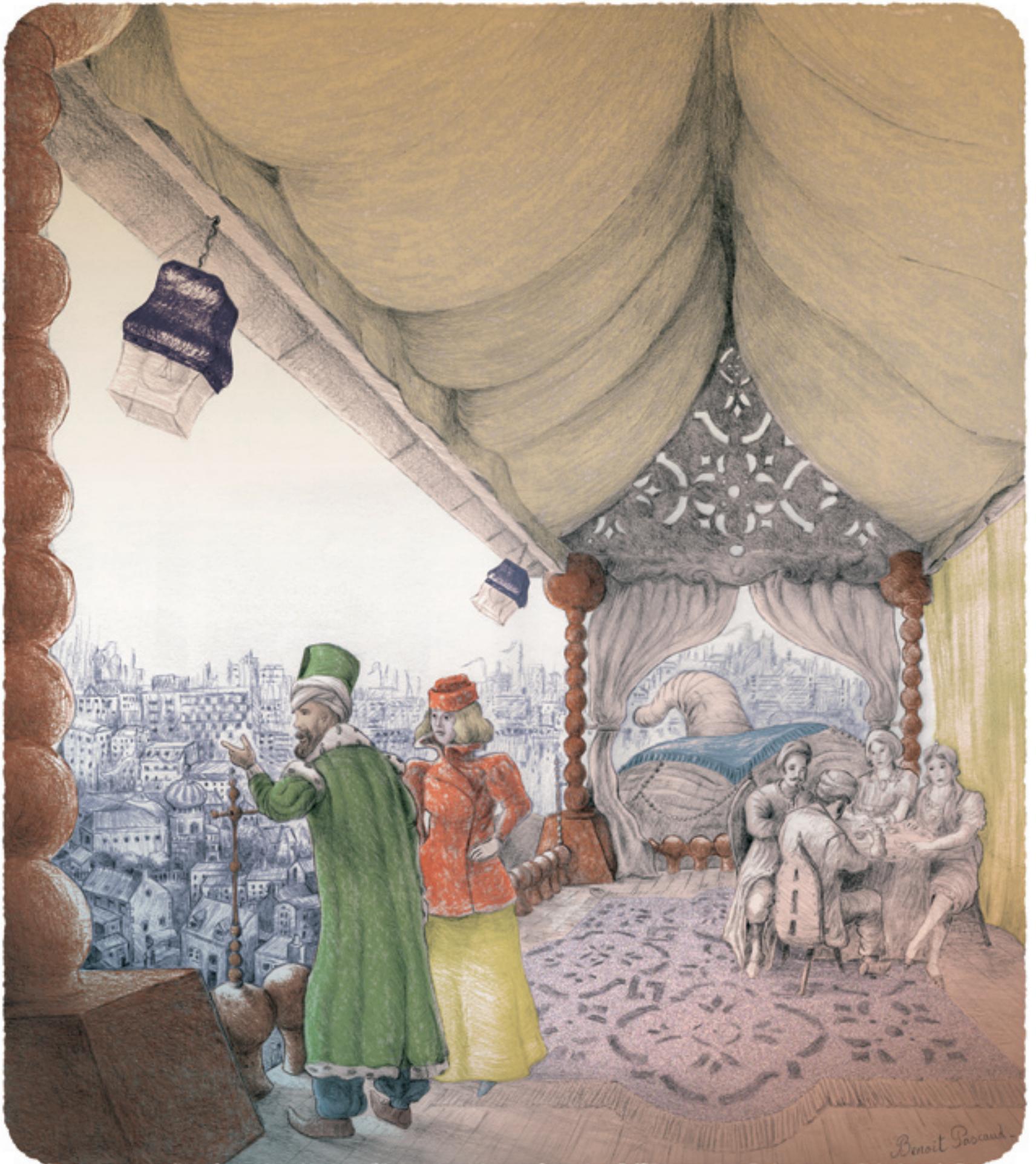
# Le Jules VERNE

Le Jules VERNE  
CHAQUE JOUR, DU 26 AU 29 OCTOBRE 2006.

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ GRATUIT  
Royal de Luxe

VENDREDI 27 OCTOBRE 2006

Numéro 2



LA VISITE DU SULTAN DES INDES SUR SON ÉLÉPHANT À VOYAGER DANS LE TEMPS

Vue de la terrasse à l'heure du thé

## -05- Apparition

J'allumais donc ma lanterne et j'empruntais cette voie romaine. Mon esprit baignait dans une tempête magnétique. Cependant l'absence de cris d'animaux me revigorait. Je marchais une bonne demi-heure lorsque le brouillard se fit moins dense. J'estimais alors d'un petit kilomètre la distance parcourue dans le ventre de l'éléphant depuis le départ de ma cabine. Sans prévenir davantage la lumière fut nette. Surpris par l'arrêt subit du brouillard d'où j'émergeais comme d'une pièce sur un balcon, mon cœur fut paralysé à la vision d'un inconcevable panorama : en face et sous mes pieds plantés sur une colline s'étendait un désert immense entouré de montagnes. Peut-être un ovale de 100 sur 300 km. Paysage lunaire... Au loin se découpait en ombres chinoises une frise irrégulière faite de dentelle volcanique. Ici ou là certains volcans fumaient tranquilles comme sur une photographie. Aucune végétation, aucun mouvement ni le moindre nuage ne venaient perturber cette immobilité. Le silence aussi lourd que le soleil pouvait dormir ici dans cette assiette légendaire.

Décontenancé par le paysage et sa chaleur écrasante je ne pus d'abord que m'asseoir sur une grosse pierre. Grand mal m'en prit car aussitôt je sursautais de douleur les fesses brûlées par la température bouillante accumulée dans ce caillou.

Je regardais alors autour de moi. Diable! Diantre! Tout était anormal... La lumière mi-jour mi-nuit indiquait la venue du matin. Mais de tout ceci le phénomène le plus étonnant résidait dans une sorte de coupure du ciel : à ma droite était le jour, à ma gauche une immense feuille noire tombée de l'espace tranchait ce paysage d'un coup de rasoir et plongeait le reste du désert et de ses montagnes dans la nuit. Le ciel coupé en deux se partageait le jour et la nuit comme une part de gâteau. Curieux, je tendis le bras au travers du faisceau. Bigre! Il disparut dans ce mur noir, le rendant invisible. Y pénétrant alors mon visage, je distinguais le prolongement du panorama éclairé par une Voie lactée. Bientôt je passais d'un côté à l'autre de la frontière. Un enfant n'eut pas mieux fait : passer du jour à la nuit comme au travers d'un rideau d'appartement me procurait des plaisirs puérils.

Conscient des surprises à venir je repris mon rôle d'observateur. Bon! Il y avait une coupure entre jour et nuit et tout ceci ne faisait qu'exciter ma curiosité car après tout j'étais dans le ventre de l'éléphant.

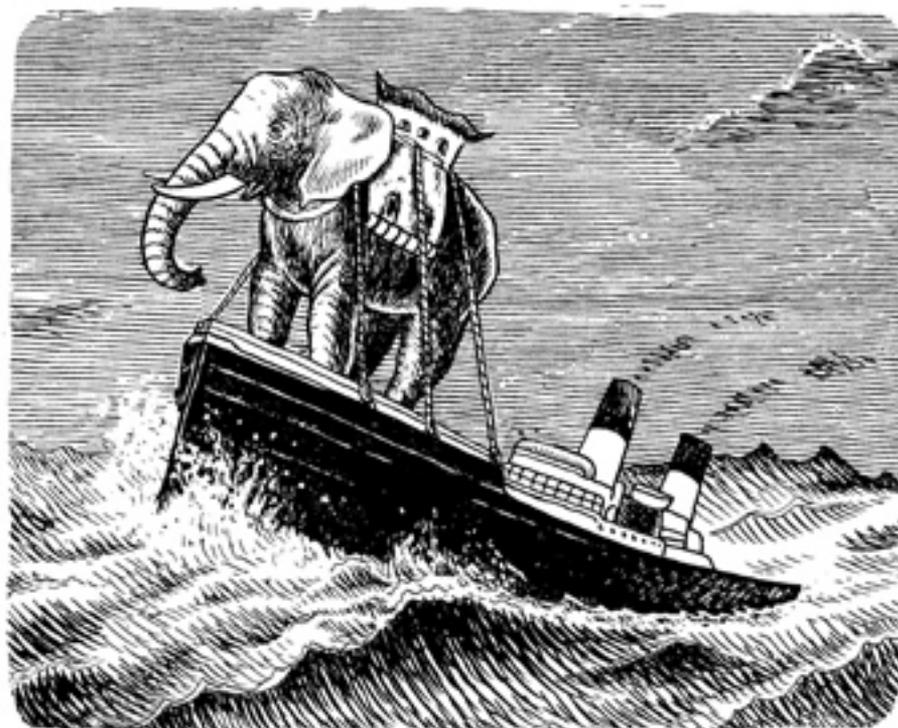
Mais une constatation d'une violence inouïe comme un javelot lancé à la vitesse de la lumière bouleversa l'ensemble de mes croyances en ce bas monde. Tendus des chaussures aux cheveux, hypnotisé par un désordre neurologique qui réduisit instantanément mon cerveau à la taille d'un grain de riz : j'étais détruit debout...

Dans le ciel à la place de la lune il y avait la terre... Un beau quartier de terre.

J'étais éclairé par la terre grande comme trois fois la lune. On y perce-

vait des continents baignés d'un bleu rayonnant, magique, grandiose! Un ballon flottant dans l'univers par une nuit sans vent...

Avant qu'il ne fût réduit en poussière, mon esprit (était-ce lui?) tentait de reprendre son volume. J'étais donc sur la lune, dans une vallée lunaire d'une incomparable beauté certes, mais lunaire. L'énigme de ce paysage tranché n'était autre que cette face cachée, secrète, écartée du regard de la terre. Je frissonnais. Comment pouvais-je être ici et là-bas dans le ventre d'un éléphant en marche quelque part sur l'un de ces continents? Comment être à la fois deux corps et n'en posséder qu'un? Si la mémoire peut démultiplier l'esprit par des souvenirs



donnant à revivre le passé, comment le corps sillonne-t-il à la même seconde des lieux différents? Décidément ce voyage à travers le temps à dos d'éléphant multipliait les questions.

Abandonnant ces préoccupations je sautais dans la partie du jour. La plus sage décision était celle du retour. Mais subitement une mini tornade me plaqua sur le sol, projetant ma lanterne sur un rocher. La bourrasque dura quelques secondes, elle semblait déambuler dans le désert. Fébrile et tremblant je jetais un dernier regard dans cette immense vallée : un détail retint mon attention. Une fumée différente des volcans, semblant venir de l'arrière d'une colline, traçait une colonne blanche vers le ciel.

Bien qu'ébranlé fortement par la succession des événements dont vous êtes maintenant témoins je me dirigeais fermement, sans plus d'interrogation, vers cette ultime vision. Le sol tout à fait praticable m'amena rapidement au sommet de cette petite colline où dissimulé par une bosse je pus à loisir observer le sujet de mon investigation. Je ne fus pas déçu. La colonne blanche était bien de la fumée produite par un feu; juste au-dessus, un socle métallique supportait une sorte d'obus d'acier parsemé de rivets. L'obus fièrement dressé vers le ciel avait l'allure d'un projectile et les vagues de fumée l'enveloppant lui donnaient un caractè-

re fantomatique. Quelle donc était la signification de cet engin, sa présence en bordure du désert? Voulant m'approcher davantage, je me retins bien vite devinant un mouvement sur les abords. De nouveau la plus grande circonspection m'envahit. Il y avait là une petite fille de 5 à 6 ans transportant des branches entassées dans sa jupe retenue par ses mains tendues. La petite fille s'approchant du foyer, je dus revoir instantanément mes échelles de grandeur. Ayant déposé son tas de bois elle se redressa, et ce faisant je m'aplati entièrement sur le sable : elle avait au juger plus de cinq mètres de hauteur.

Alors, en refusant de prêter la moindre attention aux frissons et picotements

d'effroi répandus sur l'ensemble de ma peau, je me dis que même le courage a ses limites. Et presque furieux, malgré l'effondrement généralisé de l'organisme je décidais de rejoindre ma cabine...

## -06- Tempête

Ma petite cabine était fortement secouée et je me cognais plusieurs fois contre les parois.

L'éléphant paraissait entraîné dans une course folle. Y avait-il danger? Me dirigeant dans les couloirs qui mènent à la terrasse je croisais l'eunuque qui parut fort surpris de ma présence. Il me fit savoir que j'avais disparu depuis plus d'un mois et qu'après maintes recherches l'équipage m'avait considéré comme perdu.

Que le lecteur me pardonne, je dus tisser une série de mensonges compliqués dont je vous fais grâce tant les méandres de mon imagination m'entraînèrent vers des sommets d'incompréhension laissant l'eunuque perplexe. Assommé par mon discours je parvins à noyer sa curiosité dans un marécage si trouble que même un lézard prendrait sa queue pour un moustique. Pas tout à fait dupe cependant il me fit remarquer qu'il me faudrait un motif plus simple à servir au sultan.

Bigre! Je me trouvais bien ennuyé par cette nouvelle affaire et me cognant toujours contre les murs je grimpais les escaliers. Émergeant sur la terrasse je reçus l'équivalent d'un seau d'eau sur ma personne, jeté si violemment que l'équilibre se déroba et je fus projeté contre une rambarde. À peine debout un autre seau me fut envoyé et le sol de la terrasse s'inclinant brutalement dans l'autre sens, je glissais de tout mon poids vers la rambarde opposée. M'y agrippant fermement je pus alors remarquer des montagnes d'eau se déplaçant avec fureur de part et d'autre de l'éléphant : nous étions sur un bateau, soulevé, projeté, fessé par la plus épouvantable des tempêtes. Évidemment j'étais tout seul sur la

terrasse, aucun marin ne fut assez dérangé pour s'y trouver.

Balayé, secoué, frappé par les vagues l'éléphant solidement arrimé par une multitude de cordages se défendait comme il pouvait, compensant au maximum les mouvements du cargo sur lequel on l'avait attaché. En fait, l'équipage épuisé se relayait aux manœuvres agissant sur les articulations de la bête plus monstrueuse encore plus grandiose au milieu de ce fracas furieux digne d'un cauchemar de Neptune.

La trompe balancée dans toutes les directions hurlait si fort qu'on ne pouvait savoir de la mer ou de l'animal lequel était impressionnant. On eût dit qu'il menait une bataille contre les éléments, qu'il maintenait à flots le

vaisseau par la détermination, le défi, le courage et la colère catapultés sur les murs de vagues dont certaines donnaient l'impression de reculer. Diable! Qu'il était beau notre éléphant! Somp-tueux, impérial, titanesque comme une locomotive lancée à toute vapeur dans les nuages d'une tornade.

J'appris plus tard que nous avions embarqué d'un port de Mandchourie orientale en destination des Amériques par le Pacifique. Quel drôle de nom pour un océan démonté...

La cheminée du cargo s'écroula, heureusement vers l'arrière, épargnant l'éléphant. La réalité revenue de plein fouet nous dicta de libérer les chaînes de notre pachyderme. Impossible de savoir s'il flotterait mais s'il y avait une chance il fallait la tenter. De gigantesques flammes sortaient de la salle des machines. Une série d'explosions provoqua l'incendie de la totalité du carburant qui, répandu sur la mer, fit un immense tapis de flammes. Les canots de sauvetage tous pris dans la fumée ne pouvaient être mis à l'eau. Les marins criaient, c'était une vraie panique.

Nous avions tous plongé dans l'eau. C'est alors que l'éléphant eut l'une de ses crises dont nous avions l'habitude. Comme il glissait sur le pont avant du fait de l'inclinaison du navire en train de sombrer, il poussa un barrissement d'une telle sonorité, faisant claquer ses

oreilles, battant la mer de sa trompe, y enfonçant ses défenses, que nous dûmes tous nous éloigner à la nage aidés d'ailleurs par les remous qu'il provoquait. Toute la cour restée à l'intérieur assistait pétrifiée à ce deuxième naufrage. Alors que le cargo coulait, notre éléphant se calma brutalement et devint quelques secondes plus tard une colline flottante.

Par bonheur il flottait.

Les survivants furent repêchés, heureux de trouver cet immense canot de sauvetage.

L'éléphant émergeait de la mer, les balcons rasant la surface de l'eau; mais la salle des machines totalement noyée ne permettant aucun contrôle, nous étions comme une bonbonne dans les bras de l'océan.

Les hommes encombraient la terrasse, le crâne et toutes les parties flottantes de cette nouvelle embarcation excepté les chambres, l'intérieur et les balcons réservés à la cour. Certains ayant pu sauver du naufrage quelques bidons, planche ou autres ustensiles, le capitaine fit construire une plate-forme qu'il accrocha à la queue de l'éléphant, ainsi chacun put trouver une place, inconfortable certes, mais salvatrice.

La tempête dura deux jours et deux nuits et quoique fortement incommodé je dus l'apprécier car croisant le sultan quelquefois dans les coursives il ne parut pas surpris de ma présence, tout occupé par ses concubines plus malades les unes que les autres. Néanmoins, épuisé il finit par s'endormir et par ne sais quelle magie l'ensemble de l'équipage avec lui.

Cette expédition prenait une tournure tout à fait bizarre, des mondes parallèles semblaient se côtoyer comme des fantômes égarés dans un labyrinthe.

Bref nous fîmes tous le même rêve au même instant : sous un soleil généreux sans nuage, nous regardions étonnés un troupeau de baleines harnachées remorquer le cargo.

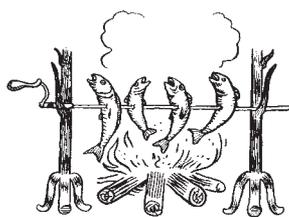
Les baleines au nombre de quatre entourées d'un cordage sur le cou, tenaient chacune un énorme filin amarré au bateau. Elles restaient en surface laissant leur énorme queue balayer la mer. Sur chacune d'elles, un marin solidement accroché au lasso disparaissait de courts instants à fleur de surface prenant une grande inspiration avant chaque plongée, très courte il est vrai. Avec leurs pieds ils dirigeaient les mammifères un peu comme un cornac l'eût fait sur le dos d'un éléphant.

Vision d'une magnifique lenteur exécutée sur un miroir, pendant qu'une géante de cinq mètres juchée sur le dos d'un hippopotame suivait le convoi et frappait de bonheur ses mains dans la mer.

« Mais c'est elle ! » m'écriais-je, « celle que j'ai vue sur la lune ! »

Et tout l'équipage de se réveiller surpris d'avoir vu les mêmes images dans un même songe. Nous étions toujours sur l'éléphant mais la mer si déchaînée auparavant était devenue un plateau d'argent sur lequel notre pachyderme reposait comme une offre royale... La pêche était fructueuse et les cales de l'éléphant bien fournies de bois de chauffage nous permettaient la réalisation de belles grillades sur la plate-

forme transformée pour la circonstance en restaurant flottant. Le dortoir situé à l'ombre de la terrasse fonctionnait de jour comme de nuit.



Les hommes partagés en quatre équipes occupaient le temps entre la pêche, les grillades, la baignade, le sommeil et de multiples jeux comme les dés, les cartes, ou les échecs.

Nous luttâmes si bien contre l'ennui que bientôt nous vîmes les lumières du port de Valparaiso flotter comme les étincelles d'une Voie lactée.

« Terre » cria le cornac et chacun se prépara à l'appontage.

Le problème c'est que nous tombions en plein cœur du coup d'état chilien de septembre 1973.

Dans la situation où nous étions, leur étonnement dépassa leurs remontrances : ils accueillirent mes paroles comme un miracle sorti d'une valise. Je ne fus pas peu fier de recevoir toute la délégation dans ma cabine et les voir l'un après l'autre se courber dans le placard quand je fis sauter la trappe.

Le temps n'étant plus à la réflexion nos concubines rassemblèrent une foule de bagages et s'engouffrèrent avec le cuisinier plus deux hommes de confiance dans le plafond de cette immense salle dont j'ai déjà parlé.

Voilà cinq jours que nous sommes enfermés dans la grande prison de Valparaiso.

L'éléphant inerte trône au milieu de la cour écrasée par le soleil.

Entassés dans de petites cellules par groupe de 40, la cour et l'équipage mélangés, il faut se relayer pour dormir sur la mezzanine de planches suspendue au plafond. L'air est à peine respirable et les hommes sont debout serrés les uns contre les autres. Nous faisons du mieux afin de protéger



### -07- Évasion

Nous fûmes reçus comme la poussière d'un aspirateur : directement du sol à la poubelle, en l'occurrence la « somptueuse » prison de Valparaiso, située à flanc de collines face à la mer que nous venions de traverser.

Au moment où les chars d'assaut nous menaient à la prison, je trouvais le sultan et le capitaine en pleine discussion dans la cuisine. La question était de cacher les concubines dans ce trou d'où le vent jaillissait du ventre de l'éléphant. Je me permis alors d'interrompre leur conversation et quoique gêné je me mis en devoir d'expliquer l'aventure dont je fus l'acteur lorsque je découvris la lune dans mon placard.

le sultan, son conseil et le capitaine. Ils ont évidemment droit aux places d'honneur très souvent dans la couchette et lorsqu'ils descendent les hommes se serrent davantage pour éviter de les toucher. Un seau sert de toilettes.



Le sultan occupe la cellule 42, le capitaine la 53 et les conseillers la 38, 39. Par bonheur l'eunuque est avec le sultan, je me trouve moi-même avec le capitaine.

Grâce aux chants collectifs organisés par chaque groupe nous pouvons cor-

respondre. L'officier de liaison ayant appris le morse à chacun, un homme d'équipage nommé chef d'orchestre pour la circonstance envoie les messages sonores qui se répandent dans les couloirs. Un cri sourd veut dire un point, un cri aigu : un trait. Avec ces chorales bien au point on décrypte les informations. Ces petits exercices nous donnent du courage. Les principales informations tournent évidemment autour du sort de nos concubines, de la discipline de l'équipage et des plans éventuels d'évasion.

Le sultan consultait ses oracles avec l'eunuque chaque soir au coucher de soleil. Pour ce faire, en le soulevant les hommes accrochaient les cheveux de l'eunuque à la mezzanine. Ainsi suspendu à 50 centimètres du sol il serrait si fort les dents que la sueur sortant de ses tempes coulait dans sa barbe et s'égouttait plic ploc dans un godet. Ensuite le sultan avalait ce médicament si je puis dire et s'allongeaient sur la mezzanine. On attendait le lendemain espérant que ses rêves nous procurer la liberté. Et ce cinquième jour le sultan se leva totalement excité et nous expliqua son plan d'évasion.

Chaque jour un homme par cellule devait transporter le seau d'excréments pour le vider au fond de la cour. Ce faisant les détenus passaient près de l'éléphant en file indienne, au nombre d'une centaine correspondant à celui des cellules de prison. Ordre fut donné de ne plus utiliser les seaux et de les remplir de sueur à raz bord. Il faisait si chaud que la tâche était des plus aisées. Ainsi 4 seaux de 15 litres donnèrent 60 litres de sueur, le temps nécessaire à l'éléphant pour faire un petit saut dans le temps et revenir par surprise au centre de la prison quelques jours plus tard.

Les quatre hommes furent triés sur le volet. En fin de journée ils suivirent le convoi de prisonniers et lorsqu'ils furent à hauteur de l'éléphant ils se précipitèrent sur lui dans la salle des machines. Les gardiens médusés les regardèrent vider dans la chaudière ce qu'ils prenaient pour des excréments. Trente secondes ne s'étaient pas écoulées que l'éléphant sous la conduite du premier machiniste se mit en mouvement. La tâche était difficile pour ces quatre hommes mais il suffisait de soulever un pied puis de le poser pour disparaître et se trouver juste à quelques jours de là. Et c'est ce qui arriva!

Il fallut un mois de notre temps au groupe de quatre pour préparer notre évasion. L'éléphant, afin de rester invisible sans trop s'éloigner dans le temps marchait au ralenti une patte après l'autre et faisait le tour de la cour. Quelquefois la nuit il s'arrêtait quelques secondes le temps d'un barrissement si bien que toute la ville parlait de l'éléphant fantôme de la prison de Valparaiso. Le cri de l'éléphant entendu ici ou là pendant ces nuits nous soulevait d'espoir. Le sourire s'affichait franchement sur nos visages, on eût dit qu'ils éclairaient la prison tout entière.

Quoi qu'il en soit le trentième jour à l'aurore un incendie se déclara dans la capitainerie de la prison, évidemment fomenté par nos hommes. Nous avions

créé la panique de nos gardiens tous réquisitionnés à circonscrire les flammes, d'autant plus qu'elles s'approchaient de la poudrière. L'éléphant au centre de la cour hurlait à tout rompre. Nos geôliers déconcertés se trouvaient dans une vision d'enfer : les flammes d'un côté, le pachyderme de l'autre. Quelques balles de fusil ricochèrent sur lui sans provoquer d'égratignures. Les clés dérobées, les portes ouvertes, les couloirs subitement pleins de prisonniers chacun se trouva dans la cour. Notre évasion savamment organisée depuis un mois, il fallut seulement trois minutes à la totalité de l'équipage pour reprendre son poste. Quinze secondes plus tard nous nous trouvions le jour suivant et la puissance de notre éléphant pulvérisa le portail dans la clameur ivre des hommes libérés. On délivra les concubines toutes étonnées de n'avoir passé que quelques minutes sur la lune.



#### -08- Les oiseaux

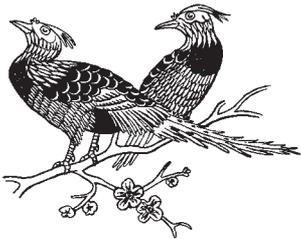
Quelques mois plus tard nous étions sur les plaines d'Argentine.

Une nuit, alors que l'éléphant ronflait la bouche ouverte, deux oiseaux s'y engouffrèrent.

Poursuivis depuis plus d'une semaine par un nuage de sauterelles de 2 km de large sur 5 km de long, épuisés, apercevant la masse inerte de l'éléphant d'acier, ils furent irrésistiblement attirés par lui. Aussitôt des nuées de sauterelles s'écrasèrent tels des avions kamikazes sur le métal comme une pluie de moustiques sur un pare-brise.

L'équipage alors pris dans ce cauchemar d'un nouvel ordre se réveilla furieusement, et quittant le campement précaire des tentes vint se réfugier contre les flancs de l'éléphant. On sortit boucliers, toiles épaisses et toute matière pouvant faire office de protection. La panique secouait tous les hommes jusqu'au capitaine totalement déconcerté par la vision de certains, entièrement grignotés l'espace d'une minute. Même la poussière des os réduits s'évaporait par magie.

Combien périrent ainsi ? Une trentaine ? Une quarantaine ? Tous ceux dont les tentes trop éloignées de quelques mètres ne purent se mettre



à l'abri.

Vingt minutes plus tard le nuage s'acharnait toujours sur le convoi. L'eunuque prit les choses en main. Au péril de sa vie, transportant un chaudron d'huile bouillante sur la terrasse, il y mit le feu. Quel mélange avait-il pu concocter ? Quoi qu'il en soit une

fumée acre et d'une épaisseur sans égale à ma connaissance se répandit aussitôt autour et au-dessus de l'éléphant. Ce brouillard dévastateur écarta d'abord les sauterelles, mais bientôt poussées par d'autres, elles ne purent éviter d'y pénétrer. Et ce fut une pluie d'écaillés mortes et sèches tombant du ciel comme de la neige en flocons. Les hommes alors protégés par ce champignon de fumée purent alimenter le chaudron. Les masses de sauterelles raidies encombrant la terrasse, le nettoyage à renfort de pelles et de balais s'organisa. On put bientôt créer d'autres foyers autour de l'éléphant élargissant l'espace libéré.

Une étrange usine de sauterelles séchées se mit en place. Deux énormes tas destinés à les réduire en cendres



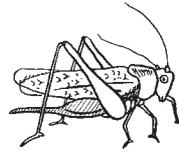
furent édifés. Avec la fumée produite par les chaudrons, les flammes des charniers de sauterelles brûlées et le va-et-vient incessant de l'équipage, on eût pu se croire dans un tableau de Jérôme Bosch.

La sueur ne manquait pas, mais il était inconcevable d'abandonner une partie de l'équipage qui put aider l'éléphant à s'éloigner dans le futur. En effet vu la rapidité des insectes, l'usine ne pouvait se permettre de souffler. Le capitaine organisa les quarts et il ne fallut pas moins de trois jours et trois nuits pour apercevoir les premiers rayons de soleil indiquant la fin proche et l'extermination totale du nuage.

Pendant ce temps le cuisinier trouva les oiseaux dans la cuisine, blottis, transis de peur et de fatigue. Il se mit en devoir de les nicher dans un placard. Mais au bout de quelques jours la femelle avait pondu pas moins d'une cinquantaine d'œufs. Le sultan averti resta songeur ; le risque de voir le palais envahi d'oiseaux ne le tentait guère, d'autre part relâcher ces oiseaux qui avaient pris asile et protection dans l'éléphant paraissait de mauvais augure. Le con-

seil fut réuni sur-le-champ et deux jours plus tard rendit son verdict.

Il fut décrété positif la présence des oiseaux dans le palais. D'autant plus que les concubines amusées par la circonstance s'étaient empressées de



construire une volière déjà occupée par les premiers poussins. La vitesse d'éclosion (peut-être due aux déplacements de l'éléphant dans le temps) était hallucinante : en quelques heures ils pouvaient se retrouver adultes.

Il fut décrété positif la volière, sous condition d'y conserver un nombre

réduit de volatiles. Le chiffre de 50 fut prononcé.

Il fut décrété positif les œufs non éclos propices à l'alimentation de l'équipage. Omelettes, œufs durs, mollets, à la coque etc.

Quant au surnombre il fut décidé de l'éjecter vivant par l'anus de l'éléphant. Ceci pour des raisons pratiques : la volière se situant dans le fessier de l'animal. Ainsi de temps à autre on soulevait la queue et une dizaine d'oiseaux, parfois davantage s'évadaient dans les airs.

L'idée plaisait au sultan, heureux de voir la foule ébahie ouvrir la bouche avec des ho ! les yeux égarés dans le ciel. Il se prenait pour Méliès dont on lui avait tant parlé.

#### -09- Décision et préparatifs

Après avoir passé la cordillère des Andes et les plaines d'Argentine, nous voilà au Brésil de nouveau face à un océan : l'Atlantique !

Un matin le sultan se réveilla d'une

humeur bondissante. Il avait vu la petite fille au fond de la mer se promener, ramassant et jetant un caillou blanc qu'une petite pieuvre rapide comme l'éclair s'empressait de lui rapporter. Ses rires faisaient des bulles quand elle chatouillait la pieuvre d'une main alors que de l'autre elle retenait l'animal par une tentacule. Ensuite il l'avait vu coudre un bateau sur un rocher avec une grande aiguille de deux mètres et du câble métallique à la place du fil.

Son altesse eut cette idée géniale de traverser la mer par en dessous persuadé que nous pourrions facilement découvrir le nouveau terrain de jeu de notre petit personnage. Accessoirement il s'était mis en tête ni plus ni moins de trouver un passage, une route qui relierait les deux continents. Il voulait être le premier à dessiner le parcours qu'il nommait déjà « la route du sultan des Indes sous l'océan ! »

On eut beau lui détailler les complications hallucinantes d'une telle expérience, les risques encourus, voire l'impossibilité de résister aux pressions phénoménales que nous pourrions rencontrer : rien n'y fit !

Il rétorqua qu'on devait retrouver à l'envers dans le dessous, les mêmes montagnes, les mêmes plaines, les mêmes cols que nous avions rencontrés dans le dessus ; et ce qu'on pouvait faire d'un côté, on pouvait le faire de l'autre.

Je ne puis vous conter les préparatifs intenses, les calculs, les constructions élaborées par nos meilleurs ingénieurs. La panique d'abord, puis l'engouement de tous et l'hypnose grandissante s'empara de l'équipage au regard de cette expédition hors du commun.

Les travaux prirent une année entière durant laquelle il visita le royaume du ventre de l'éléphant. Il utilisa ce temps à sonder le sol, construire des villages, les peupler d'autochtones trouvés dans les ports brésiliens, d'y cultiver la terre, amener des animaux domestiques, planter des arbres fruitiers. On découvrit une mine de diamants, de cuivre et de charbon.

Par bonheur la trappe conservée ouverte équilibrait la vitesse du temps entre la lune et l'éléphant. Il n'y avait plus à craindre le décalage dont je fus victime lors de ma découverte ou celui vécu par nos concubines durant notre épisode dans les prisons. Ma cabine était devenue une simple porte destinée au va-et-vient des ouvriers.

J'avais informé le sultan de l'apparition de la petite géante sur la lune, mais il n'en demeurait aucun signe, hormis les traces à peine visibles d'un léger cratère à l'endroit même où je l'avais surprise. Peut-être était-elle partie dans son obus en direction de la terre ?

Ne manquez pas la suite  
de nos aventures, dans  
le Jules VERNE de demain...